

L'art sanglant et risqué de Michel Journiac toujours présent

La galerie Christophe Gaillard, à Paris, donne à voir des pans méconnus de l'œuvre de l'artiste français, disparu en 1995

EXPOSITION

De Michel Journiac (1935-1995) n'ont été longtemps bien connues que la performance *Messe pour un corps* (1969) et les suites de photographies performées *Hommage à Freud* (1972) et *24 heures de la vie d'une femme ordinaire* (1974), hilarante et cruelle satire féministe. C'était assez pour établir qu'il est de ces artistes qui prennent tous les risques. Mais, depuis une dizaine d'années, sa trajectoire apparaît plus clairement, à mesure que sont présentées des œuvres qui étaient demeurées dans son atelier après sa mort, ou dans des collections privées. Le mérite en revient pour beaucoup à l'historienne d'art Armanche Léger, commissaire de l'exposition «Michel Journiac. Le corps transfiguré».

Un premier point est le rapport de Journiac à la peinture. Il commence avec elle, et les toiles que l'on découvre enseignent combien, au début des années 1960, l'artiste regarde du côté d'Egon Schiele et de Francis Bacon, déjà connu à Paris à cette date. Comme celui-ci, il a le corps humain pour sujet, mais le corps écorché, ouvert, dépecé. Le fond est blanc,

les chairs sont sanglantes ou bleues, et le geste du peintre, sinueux, dessine muscles ou organes. Les séries se nomment «Alphabet du corps» et «Signe du sang». Très vite la peinture ne suffit plus. Journiac lui ajoute des tissus, draps ou vêtements blanchis, froissés, collés ou ficelés.

Mais ces reliquaires restent de l'ordre de la représentation symbolique. Ce n'est pas assez. Pas plus que les actionnistes viennois Otto Muehl ou Hermann Nitsch, qui sont ses contemporains, Journiac ne peut s'en tenir à ce stade. Il faut une présence réelle, l'incarnation accomplie, et non pas simulée : à la couleur rouge il substitue son sang. S'ouvre ainsi la suite des performances, nommées *Actions*, ici documentées par les textes de Journiac, les photographies, les films et ce qu'il reste des objets qu'il y employait.

Ennemi de tout nationalisme

Après *Messe pour un corps*, ce sont les images de *Rituel du sang* (1976), saturées de références à la Passion du Christ – Journiac a hésité un temps entre la prêtrise et l'art –, comme l'est encore le *Rituel d'identité aléatoire* (1976), qui s'achève sur la réapparition du

voile de Véronique, et *Le Vierge-Mère* (1982), dont le titre au masculin dit assez clairement comment il renvoie à la Nativité.

Ayant fait l'expérience de la proscription de l'homosexualité dans la France gaulliste, Journiac est le témoin du surgissement du sida. En 1983, il inscrit sur son bras, au fer chauffé à blanc, le triangle, signe de l'homosexualité dans les camps nazis. Ce geste fait partie de la suite de travaux *Rituel de transmutation, du corps souffrant au corps transfiguré*, sa dernière grande œuvre. Le sang y est omniprésent. Il le fait couler sur des billets de banque et des chèques, allusion directe aux scandales et aux manipulations politiques nés de la pandémie. Car il y a un Journiac politique, ennemi de tout nationalisme, celui de l'*Action érotico-patriotique* de 1979, qui requiert l'emploi d'un drapeau tricolore, ce qui est aussi le cas du *Contrat de prostitution* de 1972. Ils ne sont pas montrés ici. Il reste donc d'autres expositions Journiac à faire. ■

PHILIPPE DAGEN

«Michel Journiac. Le corps transfiguré», galerie Christophe Gaillard, Paris 3^e. Jusqu'au 2 mai.

